

Isabela Figueiredo

Carnet de mémoires coloniales

TRADUIT DU PORTUGAIS
PAR MYRIAM BENARROCH & NATHALIE MEYROUNE

4 EXTRAITS
chapitres 2, 3, 6 & 11

Chandeigne

1

Manuel laissa son cœur en Afrique. J'en connais d'autres qui y laissèrent deux petites voitures, un véhicule tout-terrain, un utilitaire, une fourgonnette, deux villas, trois *machambas*¹, et aussi un compte à la Banque Nationale Ultramarine, converti en *meticais*, la monnaie mozambicaine.

Qui n'a pas eu à laisser quelque part les multiples passions de son cœur ?

¹ Exploitation agricole, plantation.

Les Blancs allaient se faire des négresses. Les négresses étaient toutes pareilles et pour eux, il n'y avait pas de différence entre Madalena Xinguile et Emília Cachamba, sauf la couleur du pagne ou la forme des nichons mais les Blancs s'enfonçaient loin dans le *caniço*², par un chemin plus ou moins direct, pour bourrer la chatte des négresses. C'était des aventuriers. Sans foi ni loi.

Les négresses avaient une grande chatte, disaient les femmes des Blancs, le dimanche après-midi, toutes absorbées dans leurs conversations intimes sous le grand anacardier, le bide plein à péter de crevettes grillées, tandis que leurs maris sortaient faire leur virée de mec, les laissant se dérouiller la langue, parce que les femmes ont besoin de se dérouiller la langue entre elles. Les négresses avaient le con large, mais elles parlaient de parties intimes ou honteuses, ou bien de chatte. Les négresses avaient une grande chatte, ce qui expliquait la façon dont elles accouchaient à quatre pattes, la tête tout près du sol, n'importe où, comme les animaux. Leur chatte était grande. Pas celle des Blanches, elle était étroite, parce que les Blanches n'étaient pas de ces chiennes faciles, parce que dans la chatte sacrée des Blanches, seul le machin de leur

² Quartier noir situé à la périphérie de la ville, construit essentiellement en roseaux (*caniços*).

mari avait pénétré, un petit peu, et encore, difficilement ; elles étaient très étroites, et donc très sérieuses et ça, il fallait que les autres femmes le sachent. Elles se contentaient d'accomplir leur devoir conjugal, dans le sacrifice, toujours, car la fornication était douloureuse, et évitable, c'est d'ailleurs pour ça que les Blancs allaient se faire des négresses. Les négresses n'étaient pas sérieuses, les négresses avaient la chatte large, les négresses gémissaient fort, parce qu'elles aimaient ça, les chiennes. Elles ne valaient rien.

Les Blanches étaient des femmes sérieuses. Quelle menace représentait pour elles une Noire ? Quelle différence y avait-il entre une Noire et une lapine ? Quel Blanc aurait reconnu les enfants d'une Noire ? Comment une Noire, une va-nu-pieds, aux nichons pendants, sortie du *caniço* et qui ne sait dire que oui, patron, d'accord, patron, argent, patron, une Noire sans carte d'identité, sans permis de travail, aurait-elle pu prouver que le patron était le père de son enfant ? Quelle négresse aurait voulu se prendre une raclée ? Combien de mulâtres connaissaient-ils leur père ?

Les Blancs s'enfonçaient dans le bidonville et payaient bières, tabac ou pagnes à gogo à la négresse qui leur faisait envie. De gré ou de force. Après, ils reboutonnaient leur braguette et disparaissaient pour retrouver leurs honnêtes

foyers. Comment aurait-on pu savoir d'où ils venaient et qui ils étaient ? Les Blancs laissaient leur épouse quelque part en centre-ville ou en métropole. Et c'est là qu'ils s'en retournaient.

Leurs incursions sexuelles dans le bidonville ne compromettaient pas leur avenir, une Noire n'allait pas réclamer de reconnaissance en paternité. Personne ne l'aurait crue.

Mais un Blanc, lui, pouvait épouser une Noire, s'il le voulait. Elle s'élèverait socialement et finirait par être acceptée, avec des réserves certes, mais elle serait acceptée, parce que c'était la femme de Simões, et par respect pour Simões... C'était fréquent chez les petits épiciers et chez les *machambeiros* qui vivaient loin de la ville, relativement en marge de la société coloniale décente, et qui, tôt ou tard, se cafrinisaient.

Pour une Blanche, assumer une union avec un Noir, signifiait la proscription sociale. Un homme noir, aussi civilisé soit-il, ne serait jamais assez civilisé.

Mon père s'emportait toujours quand il croisait une Blanche avec un Noir, même après le 25 Avril, au Portugal. Il dévisageait ces couples, comme s'il avait vu le diable.

Moi, je lui disais arrête de les regarder comme ça, qu'est-ce que ça peut te faire ? Il me répondait que je ne savais rien, qu'un nègre ne pourrait jamais bien traiter une

Blanche, comme elle le méritait. C'était des gens d'une autre espèce. D'une autre culture. Des chiens. Ah, je ne comprenais pas. Ah, je ne pouvais pas comprendre. Ah, j'étais communiste. Comment était-ce possible que je sois devenue communiste ?

Chandeigne

Il aimait vivre. Il n'avait peur de rien. Avec lui, tout était possible.

Il avait une fourgonnette *Bedford*, blanche, dans laquelle il transportait tout son matériel d'électricité, câbles, gaines, machines. À l'époque, seuls ceux qui habitaient en brousse avaient des jeeps.

Quand il décidait que nous partions faire un tour – et ça lui arrivait souvent –, ma mère tremblait. La balade allait sûrement mal finir, nous serions perdus ou en panne au bout du monde, obligés de nous mettre en quête, à pied, d'une petite épicerie, d'une paillote où demander de l'aide. Nous nous enliserions, le moteur gripperait en franchissant un ruisseau, la voiture irait buter contre une pierre ou s'enfoncer dans une ornière profonde, l'essieu se romprait ou c'est l'essence qui viendrait à manquer... Ma mère et moi avions beau lui dire « ça passera pas ! ». Il rétorquait : « Vous allez voir ! ». Et en effet, on voyait ! On voyait effectivement le même paysage pendant des heures ! Terre, sable, boue. Feuilles et écorces de bananier ou de palmier que l'on glissait sous les roues, « et maintenant, je vais voir si ça marche ». Suivait un « allez, on *shove*,³ tout le

³ Portugais mozambicain *chovar*, du verbe anglais *to shove* « pousser ».

monde *shove*». Tout le monde, c'était ma mère et moi, avec lui au volant.

Les préambules des dépannages inefficaces achevés, mon père partait dans la brousse et allait dénicher un gars dans une paillote pour venir pousser le Blanc et le tirer d'affaire en échange d'un pourboire. Moi, je bénissais toujours ces gens recrutés de force que je voyais surgir d'entre les arbres comme s'ils tombaient du ciel.

Dès la sortie de la ville, les terres devenaient sauvages et inhabitées sur des kilomètres et des kilomètres. Ma mère et moi redoutions la nuit, nous ne pensions qu'à nous sortir du pétrin dans lequel nous avait mis mon père, qui avait découvert une route qui « devait, c'est certain, mener quelque part ». Il était comme ça, mon père.

C'était l'Afrique, enflammée, sensuelle et libre. On la sentait pousser sous nos pieds. Elle palpitait. Un cœur gonflé. Elle était rouge. Elle sentait la terre mouillée, la terre retournée, la terre brûlée, elle n'en finissait pas d'exhaler ses odeurs.

Les balades avec mon père me plaisaient beaucoup, ce n'est pas la question, mais j'avais peur. J'étais une enfant. Je n'étais pas le fils qu'il avait désiré. J'aurais voulu que mon

père vive assez longtemps pour refaire ces promenades avec lui à l'âge adulte, plus assurée, mais je ne sais pas s'il aurait pu retourner en Afrique, même si c'était la seule terre qu'il eût jamais aimée. Les jours qui précédèrent sa mort, il rêvait encore qu'il installait l'électricité dans des immeubles de Sommersfield.

Jamais mon père n'aima une autre terre. Dans mes rêves, les chemins sont encore, toujours, des pistes rouges de terre battue.

Chandeigne

Le samedi, on travaillait, et mon père payait la semaine en fin d'après-midi. Le samedi, il y avait du *milando*⁴.

Notre logement était situé sur une terrasse, avenue 24 de Julho. La structure rectangulaire en ciment qui abritait la cage de l'ascenseur s'élevait au-dessus de la dalle du septième étage, comme une sorte de tour de contrôle. Il nous fallait monter six marches bien hautes pour accéder à la porte métallique de cette construction bizarre aux allures de temple inca.

Le samedi, en fin d'après-midi, mon père montait sur la terrasse avec tous ses nègres, les dégourdis, les fainéants et les couci-couça. Ils s'asseyaient sur les marches de la cage de l'ascenseur, formant ainsi un amphithéâtre de travailleurs. Ils parlaient leur langue entre eux. Rarement le portugais. Ils venaient me trouver, ou pas. Ils me priaient d'aller poser telle ou telle question à mon père. Ils me demandaient des verres d'eau.

Ma mère leur donnait parfois des sandwiches ou des biscuits. Si c'était la veille d'un jour important, il arrivait à mon père d'ordonner qu'on distribue des verres de vin ou des bières avec des sandwiches à la viande. C'étaient de bons moments.

⁴ *Milando* : 'grabuge, problèmes'

Je les observais, en silence.

À l'intérieur de la maison, mon père s'asseyait au bout de la table de la salle à manger, entouré de ses livres de comptes, des blocs-notes où il avait noté le travail de chaque ouvrier, de billets et de pièces pour la paie. Parfois, mon père et ma mère discutaient des sommes à verser, sachant qu'elle essayait en général de calmer ses excès ; elle lui disait « ne fais pas ça » ou « tu as tort » ou encore « tu vas t'attirer des ennuis ».

Je me souviens de ces fins d'après-midi inondées d'une lumière dorée où régnait une sérénité enjouée. Il commençait à faire plus frais. Les corps se libéraient de l'esclavage du travail comme on se débarrasse d'une vieille peau. Le lendemain, ce serait dimanche et le dimanche, il n'était pas question de travailler. On sortait, on mangeait, on buvait, on s'étendait à l'ombre, on écoutait la radio. Mais, sur ma terrasse, à cette heure-là, malgré tout, l'air tremblait de peur et d'incertitude.

J'aimais voir là-haut les nègres de mon père. Les observer. Tous ensemble, ils semblaient nombreux. Ils se reposaient un peu. C'étaient des hommes tous différents les uns des autres. Les uns plus jeunes, d'autres âgés, les cheveux crépus blanchissant. Les uns silencieux et sérieux. D'autres souriants. Certains apeurés. D'autres discutant comme des fous. Je tournais autour d'eux, je les observais,

tandis que mon père faisait les comptes ; je rentrais vérifier ; il était au même endroit, contrarié, jurant parfois ; je retournai à l'amphithéâtre des Noirs, qui commençaient à s'impatienter ; les comptes prenaient trop de temps. Ils voulaient partir, ça durait trop longtemps ; je retournais à l'intérieur, « tu mets trop de temps » ; mon père était très tendu, ils n'avaient qu'à attendre ; je revenais en courant à l'amphithéâtre, ils devaient attendre. Ces fins d'après-midi dorées auraient exaspéré les nerfs de n'importe qui.

Arrivait le moment où mon père se mettait à les appeler, je ne sais pas dans quel ordre. Peut-être l'ordre alphabétique, ou celui du ramassage du lundi matin, quand il allait les chercher à la station-service de Xipamanine, ce n'était pas clair. Sa façon de procéder était simple. Les Noirs entraient dans la salle à manger, chacun leur tour, et mon père leur remettait leur paie. « Tu as travaillé tant, tu gagnes tant ». Parfois, ils recomptaient et protestaient. Mon père leur hurlait qu'ils avaient cette semaine-là esquiné un câble ou qu'ils étaient arrivés en retard ou bien qu'ils avaient traîné ou râlé ou c'était tout simplement qu'il avait envie de les punir pour quelque chose qu'il s'était mis dans la tête. Je ne sais pas, tout était possible. Non seulement il pouvait se montrer teigneux, mais en plus, il avait ses ouvriers préférés et ses chouchous, il payait toujours la somme convenue, sans faire de retenue sur leur salaire.

Ensuite, c'était le tour des plus jeunes, les nouveaux, ou de ceux en qui mon père n'avait pas confiance. Et avec ceux-là, il y avait souvent du *milando*. Ils n'avaient pas encore compris les règles qui s'imposaient le samedi au coucher du soleil, elles se réduisaient à deux : toucher sa paie et se taire. Nul besoin de remercier. Mais s'ils remerciaient, ils commenceraient à monter en grade sur la liste des chouchous. L'unique façon d'éviter l'orage, c'était de glisser l'argent dans la poche de leur pantalon déchiré et de filer, tête baissée. S'ils protestaient, il y avait du *milando*. Il n'était pas rare d'en voir sortir le menton amoché par un coup de poing, une bonne châtaigne. Il y avait un sacré *milando*. Ils menaçaient mon père, en parlant dans leur langue, ce qui l'énervait encore davantage. Ils étaient renvoyés. On tremblait, ma mère et moi. Parmi les Noirs qui attendaient encore leur paie, régnait un silence de plus en plus tendu.

Après, tout allait très vite. Mon père appelait les noms qui restaient, versait la paie et chassait les hommes. Il en était malade toute la soirée.

Mon père avait le don de transformer les fins d'après-midi dorées des samedis en un puits ténébreux de peur et de rage. En une maladie.